

## Dossier de Presse



### Critique de «Ivresse»

#### Ivresse, Coup de coeur du 14 mars 2017 de La Presse +

«Le texte de l'Allemand Falk Richter frappe fort au plexus solaire des relations rendues impossibles dans cette humanité en déclin. Alexis Lefebvre y est étincelant» Mario Cloutier, La Presse +

«Je vous recommande cette ivresse... une mise en scène éclatée de Mireille Camier, très chorégraphiée, très rassembleuse.» Francine Grimaldi, SAMEDI ET RIEN D'AUTRE

«Partout autour de nous, et souvent en même temps, dans une cacophonie pourtant précise, les comédiens, qui jouent leur propre personnage, expriment sans ménagement leur colère incontrôlable, leurs doutes constants, leurs névroses croissantes et leurs désirs inassouvis.» Christian St-Pierre, LE DEVOIR

«Le génie de cette mise en scène de Mireille Camier? C'est l'impression d'être carrément assis dans un réseau social. Comme des voyeurs, on peut observer les relations des autres s'enflammer, s'étioler, mourir...» [Mélissa Pelletier](#), Les Méconnus

«Et le propos est éclairé par une mise en scène endiablée. Ça bouge, ça chante, ça se démène, c'est extrêmement vivant.» Marie-Claire Girard, theatre cambriensis

«L'ambiance à la fête, de belles trouvailles ludiques, les jeux souvent physiques, provoquant les rires de l'assistance, sont mis en contraste avec les discours effrayés ou dénonciateurs devant la marche du monde.» Raymond Bertin, JEU

«**Ivresse, un texte choc et magnifique sur l'incapacité à rejoindre l'autre.** La structure de la pièce semble être une entité organique, bonifiée par la participation du public. La relation acteur et spectateur est intime et riche, à l'image d'une relation de couple, dans une dynamique *demande d'attention* versus *le besoin de vivre une expérience*. Le spectateur prend part à cette recherche d'une intimité authentique non formatée, et c'est là une des grandes forces de cette production.» Raphaël De Gaspard, Ton Barbier

«Rarement aura-t-on vu une mise en scène aussi bien agir avec le propos. Ici, chapeau à **Mireille Camier**. La redéfinition du rapport spectateur-comédiens mérite reconnaissance autant que d'être davantage explorée dans les années à venir sur les scènes contemporaines. **Mireille Camier**, précurseur en la matière, montre du talent pour habiter la scène et composer avec des paramètres hors-normes.» par [Emily G](#), M Webzine

### Critique de «Le Dragon d'Or»:

*«Parfois, ça sonne à la porte, située à l'arrière-scène. De la nourriture chinoise, authentique, est livrée. L'interruption de service dramaturgique trouve très bien sa place dans une trame narrative qui, dès le départ, cherche à déstabiliser le spectateur en allant le chercher derrière son 4<sup>e</sup> mur. On a l'impression d'être devant — et dans un objet scénique organique qui prend forme et vie dans l'instant. [...] Le spectateur est promené d'un fragment à un autre avec un naturel déconcertant, mais aussi un jeu mis en relief par les comédiens. Ici, en improvisant un costume d'hôtesse de l'air avec des chapeaux en papier et du ruban adhésif, là en mettant des hommes dans des rôles de femme. Et inversement.»*

Le DEVOIR, Fabien Deglise

*« La pièce se démarque par son inventivité, sa justesse et son originalité, très rafraîchissantes et fascinantes à observer.»* Éloïse Choquette, PIEUVRE.CA

*« [...] le corps des comédiens se donnent totalement à cet exercice conceptuel totalement surréaliste. Ils font tous face aussi à une mise en scène de Mireille Camier qui, soyons honnêtes, a totalement assimilé l'esprit désinvolte et engagé d'un auteur européen qui a compris les enjeux de son époque. »* Élie Castiel, SÉQUENCES

*«Le texte est une réelle mine d'or pour une équipe, et, dans ce cas-ci, la production semble avoir cherché à utiliser le maximum d'éléments qu'offrait la pièce. Et c'est totalement réussi.»*

MON (theatre). QC.CA, Pascale St-Onge

### Critique de «Le Chien, la nuit et le couteau»:

*«Le thriller est un style très difficile à reproduire au théâtre. La metteuse en scène Mireille Camier y arrive brillamment en plaçant dès le début les spectateurs au cœur de la première scène. »*

MON (theatre). QC.CA, David Lefebvre

*«Le travail de mise en scène de la toute jeune Mireille Camier impressionne. Le sordide chevauchement de séquences est parfaitement enchaîné, et ce à partir d'une totale exploitation de l'espace défiant les règles habituelles du spectacle théâtral.»*

Le Quatrième, Yves Rousseau



COUP DE CŒUR

# IVRESSE, L'AUTRE DÉCLIN

MARIO CLOUTIER  
LA PRESSE

« On se l'est dit en live. » Pas besoin de le vivre, encore moins de le ressentir. Voilà l'époque résumée en langage *Réseaux sociaux 101*. Les spectateurs d'*Ivresse* sont dispersés en quatre *focus groups* auxquels aucun *buzzword* n'est évité. Les acteurs font partie des cercles de discussion dans ce spectacle immersif. Le texte de l'Allemand Falk Richter frappe fort au plexus solaire des relations rendues impossibles dans cette humanité en déclin. Alexis Lefebvre y est étincelant !

Au Théâtre La Chapelle jusqu'au 18 mars

# Thérapie de troupe



11 mars 2017 | [Christian Saint-Pierre](#) - Collaborateur | [Théâtre](#)

Photo: Rachel et Michel

*Les comédiens, qui jouent leur propre personnage, expriment sans ménagement leur colère incontrôlable, leurs doutes constants, leurs névroses croissantes et leurs désirs inassouvis dans la pièce «Ivresse».*

Les effondrements boursiers sont aussi moraux. Les crises sociales sont aussi existentielles. Les déboires politiques sont aussi amoureux. C'est en quelque sorte la thèse de l'Allemand Falk Richter, auteur de *Trust*, que les spectateurs du Festival TransAmériques ont eu la chance de découvrir en 2011, mais aussi d'*Ivresse*, une pièce présentée ces jours-ci à La Chapelle dans une mise en scène de Mireille Camier.

À une époque néolibérale où tout, mais littéralement tout se marchande, peut-on avoir confiance en l'autre ? En nos élus ? En nos médias ? En soi-même ? Dans une suite de tableaux à caractère hautement performatif, partageant la scène avec les spectateurs, Sarianne Cormier, Nicolas Labelle, Catherine-Audrey Lachapelle, Nico Lagarde et Alexis Lefebvre incarnent une troupe de jeunes comédiens préoccupés par les effets dévastateurs de la mondialisation sur leurs relations humaines.

Pensez à une grande séance de thérapie de groupe. Les chaises sont disposées en cercle. Des images sont projetées en direct sur de grandes bâches suspendues au plafond. Les téléphones pullulent. Partout autour de nous, et souvent en même temps, dans une cacophonie pourtant précise, les comédiens, qui jouent leur propre personnage, expriment sans ménagement leur colère incontrôlable, leurs doutes constants, leurs névroses croissantes et leurs désirs inassouvis. La matière, éminemment postdramatique, est une suite d'instantanés, des fragments de la vie contemporaine dont le seul fil rouge serait la détresse. On rencontre des êtres perpétuellement mal à l'aise, en lutte avec leur passé, leur présent et leur futur.

Une foule de sujets sont abordés en vrac : le corps, la consommation, la politique, l'insécurité, la représentation de soi sur les réseaux sociaux, l'amour, l'amitié, l'engagement, la parentalité... Le texte, écrit en 2012, dans la foulée du mouvement Occupy, a été adroitement truffé de références sociopolitiques québécoises par le traducteur et adaptateur Jean-François Boisvenue. Cette collectivité de manifestants en quête d'authenticité exprime d'abord le refus global d'une génération, mais elle traduit aussi l'état d'esprit de toute une époque, de toute une société assoiffée de vérité en même temps que cruellement minée par le cynisme.

Après Marius von Mayenburg et Roland Schimmelpfennig, Mireille Camier poursuit tout naturellement son exploration de la dramaturgie allemande contemporaine, sinon peu représentée sur les scènes montréalaises, en croisant le fer avec Falk Richter. Tout en ayant le mérite de renouveler le rapport entre la scène et la salle, il faut admettre que le spectacle présenté à La Chapelle verse beaucoup, pour ne pas dire trop, dans la drôlerie. C'est à juste titre déjanté et frénétique, déséquilibré et acrobatique, échevelé et cathartique, mais il y a dans ce portrait de société une gravité que la direction d'acteurs semble occulter.

# Ivresse : La marchandisation de l'amour

Le Théâtre La Chapelle accueille la pièce *Ivresse*, un portrait de la relation amoureuse moderne au temps de l'instantanéité, de la quête constante de sens, d'expériences enivrantes et de plaisirs qui passent. Entrevue avec Mireille Camier, metteuse en scène.



[Marie Villeneuve](#) 8 mars 2017

Écrite par Falk Richter, qui puise son inspiration dans l'actualité et certains sujets inévitablement contemporains, *Ivresse* explore la relation à deux dans notre monde actuel, où l'insatiabilité chronique brouille les notions d'amour, de proximité et d'intimité. L'écriture de Richter, une écriture en direct sur l'actualité mondiale, «une dramaturgie d'ici et maintenant» qui questionne le rapport à autrui dans le chaos médiatique et visuel qui nous entoure allait de pair avec les préoccupations artistiques de Mireille Camier. «J'ai l'impression qu'on a de moins en moins la capacité de se mettre dans la peau de l'autre, de le comprendre et d'entrer dans son univers, affirme la créatrice. L'empathie est un thème récurrent pour moi et le texte *Ivresse* de Richter allait dans sens-là; il questionne la relation à l'autre dans la relation amoureuse, qui est un peu en crise en ce moment. On est tellement centrés sur nos besoins personnels, c'est vraiment difficile d'entrer dans l'univers de l'autre et d'accepter les compromis».

Mireille Camier a pu travailler comme assistante aux côtés de Richter, une expérience qui lui a permis d'approfondir sa compréhension de l'écriture de l'auteur allemand et d'adapter *Ivresse* aux événements récents de l'actualité québécoise, en plus d'exposer les mêmes problématiques de la vie à deux vécues ici. «Il parle de la relation amoureuse qui est hyper affectée par le système de consommation. On est toujours dans l'intime et le politique dans le spectacle. Le fait qu'on recrée le système économique comme des bons consommateurs, qu'on ait toujours de nouveaux besoins créés par la publicité et les médias, qu'on soit des êtres constamment en crise avec de nouveaux besoins affectent nos relations».

Mireille Camier invite le spectateur à une véritable rencontre avec l'acteur dans cet événement ludique où l'espace scénique sera meublé de caméras et de retransmissions en direct sur écrans géants, clin d'œil aux images médiatiques omniprésentes au quotidien. «C'est dans ma démarche artistique depuis toujours: j'essaie de développer la relation avec le spectateur parce que je crois profondément que le théâtre doit encenser beaucoup plus l'instant présent et cette relation-là. C'est ce que les autres arts ne peuvent pas donner. Cette rencontre-là ouvre le désir d'encenser ce moment-là et le faire vivre beaucoup plus comme une expérience sensorielle. L'enjeu de l'acteur c'est de communiquer avec le spectateur, à l'image du couple, quand un partenaire essaie d'atteindre l'autre en y ayant difficilement accès».

En collaboration avec Emmanuel Jouthe aux chorégraphies, la metteuse en scène a voulu intégrer le spectateur à la pièce sans l'instrumentaliser, lui laissant une place de choix pour être témoin de l'évolution dramaturgique sans en faire un accessoire de scène. Alexis Lefebvre, Catherine-Audrey Lachapelle, Sarianne Cormier, Nicolas Labelle et Nico Lagarde forment la distribution d'*Ivresse*, à la recherche d'un sens à la vie amoureuse à l'ère des applications de rencontres, des besoins individuels impatientes d'être comblés rapidement, à l'instar d'une société de consommation frivole et chaotique. «Le texte est construit sur toute une première partie qui décrit notre monde individualiste et c'est ensuite surgissent les questions: est-ce qu'on peut aller vers l'autre? Est-ce qu'on peut aller vers le collectif? Est-ce qu'un engagement citoyen est possible?»

# « Ivresse » à La Chapelle : Troublante interactivité

[meconnus2](#) mars 09, 2017 [Théâtre](#)



Crédit photo : [Rachel et Michel](#)

Ça voguait entre sourires francs et sourires crispés mercredi soir à La Chapelle. C'est que la compagnie Quitte ou Double s'est lancée le défi de l'immersion et de l'interactivité avec la pièce *Ivresse* de Falk Richter. Et qui dit interactivité dit beaux moments de théâtre, et aussi, forcément, malaises cocasses.

*Ivresse*, c'est un regard – ou plutôt cent – qui se pose sur notre rapport à l'autre. À l'autre face à face, à l'autre dans notre écran, à l'autre dans ses notifications Facebook, ses distances et ses silences. Un tout un brin échevelé qui s'articule autour de multiples questionnements sur le couple. Comment avoir une relation de couple « réussie »? Qu'est-ce qui fait qu'une relation est saine, pertinente? Comment savoir quand-comment-pourquoi-et-avec-qui s'embarquer?

Assis en quatre ronds distincts, le public se retrouve sur la scène à travers cette folie. Comme les personnages qui tentent par tous les moyens de s'exprimer ou de bien paraître, les spectateurs se retrouvent aussi dans le regard de l'autre. Les réactions sont vues, observées, parfois filmées et projetées sur de grandes toiles fixées au plafond. D'où les sourires parfois crispés. Parce que mine de rien, ça demande quand même plus d'énergie de recevoir en pleine face le discours d'un comédien que d'être assis dans le noir, bien à l'abri. Le génie de cette mise en scène de Mireille Camier? C'est l'impression d'être carrément assis dans un réseau social. Comme des voyeurs, on peut observer les relations des autres s'enflammer, s'étioler, mourir... Et on peut réagir ou pas.

Dur de ne pas réagir à toute cette effervescence d'ailleurs. Les excellents comédiens (Alexis Lefebvre, Sarianne Cormier, Nicolas Labelle, Nico Lagarde et Catherine-Audrey Lachapelle) courent partout, se lancent par terre, partent un linge *fight* (oui oui, les spectateurs se sont littéralement lancés des vêtements, retrouvant les doux plaisirs des *food fights* d'enfance)...

*Ivresse*, c'est fou, c'est captivant, ça part dans tous les sens. Ce qui a son charme oui, mais qui peut aussi donner l'impression que les sujets sont effleurés, souvent même abordés d'une manière plutôt banale, sans profondeur. Si ça ne réinvente pas la roue, ça a le solide mérite de brasser, même fracasser, la cage.

– [Mélissa Pelletier](#)

## Le dragon d'or / Entrevue avec Mireille Camier

# L'Asie envahit l'Occident dans la douleur

8 AVRIL 2014



Mireille Camier Photo : Maude Perrin



par PHILIPPE COUTURE

*Mireille Camier se passionne pour la dramaturgie contemporaine allemande et, après avoir flirté avec Marius Von Mayenburg, elle porte à la scène *Le dragon d'or*, un texte très touffu de Roland Schimmelpfennig dans lequel une Asie de pacotille envahit l'Occident dans la douleur.*

Bienvenue au Dragon d'Or. Dans ce restaurant rapide qui propose une cuisine thai-vietnamienne-chinoise standardisée, l'Asie prend un visage édulcoré et les plats se succèdent à un rythme constant: vite concoctés, vite consommés. C'est la fast-foodisation de la culture orientale et sa réduction à quelques clichés inlassablement reconduits dans la répétition des commandes de pad thai.

Voilà le visage mi-occidental mi-asiatique que la pièce de Schimmelpfennig dévoile tout en questionnant l'hyper-consumérisme. Mais l'auteur porte aussi un regard sur l'immigration à la dure, telle que vécue par de nombreux étrangers qui pensaient trouver en Occident un refuge paradisiaque et qui se trouvent plutôt avalés par un capitalisme cruel. C'est aussi une pièce qui bouscule la forme pour raconter une multiplicité de récits s'entrecroisant dans une forte immédiateté et une grande performativité, histoire d'impliquer le spectateur et de susciter, en quelque sorte, un certain engagement de sa part.

«Mon intérêt pour la dramaturgie de Roland Schimmelpfennig s'est développé en même temps que la découverte des autres auteurs allemands de sa génération, explique **Mireille Camier**. J'ai eu un coup de foudre pour Anja Hilling, Dea Loher, Marius Von Mayenburg. Toute la dramaturgie allemande contemporaine est fascinante, notamment à travers le mouvement du théâtre-récit. C'est cette forme qui m'a inspirée, parce qu'elle me permettait de partir de la personnalité des acteurs, d'être dans le performatif, tout en étant dans la narration, dans une histoire, dans l'esprit du conte. Il s'agit d'inscrire l'acteur dans l'immédiateté de la représentation, de construire à partir de sa personnalité et non à partir d'un personnage artificiellement construit. Les comédiens ont presque l'air de tout inventer à mesure, de tout fabriquer en direct. Le jeu recherche la spontanéité, crée un effet d'improvisation; le texte est écrit comme ça.»

Au Dragon d'Or, un employé dont les papiers d'immigration sont illégaux souffre d'un terrible mal de dent. Pas question de l'amener à l'hôpital: on y découvrirait son statut et ce serait le début d'une vraie galère. Dans une violence grandissante, le jeune employé sera envahi par la douleur et le sang. Une métaphore poussée à l'extrême de la réalité cruelle à laquelle trop d'exilés se heurtent. «Il s'agit, dit la metteuse en scène, de montrer la souffrance de l'immigrant au milieu de nos grandes villes occidentales. Les acteurs font un rituel pour mettre en lumière cette réalité, en quelque sorte. À ma première lecture du texte j'ai été vivement interpellée par cette question, mais en filigrane la pièce questionne aussi notre besoin de bouger, de changer de vie, d'être constamment insatisfaits de notre place dans le monde.»

En parallèle, les employés du resto évoqueront le récit d'une jeune fille graduellement séquestrée et exploitée: on tire profit de sa situation fragile et son corps devient une sorte de buffet à volonté. «C'est une fable sur l'hyperconsommation, dit Mireille Camier, les personnages vont aller jusqu'à consommer le corps des autres, dans une sorte d'incitation à la prostitution. Dans la pièce il y a ce glissement de la consommation de bouffe facile jusqu'à la consommation des corps des autres. C'est aussi, évidemment, une exploration des dicktats des apparences qui dominent nos vies, à travers l'image de la femme culte, au corps parfait. Il y a consommation d'une image stéréotypée du corps féminin.»

N'allez pas croire pour autant que la pièce est sentencieuse et qu'elle veut simplement vous faire la leçon. C'est un texte hyper-touffu dans lequel ces éléments se dévoilent par petites touches, à travers une logique d'interactions fourmillantes qui sont porteuses de nombreuses nuances et de nombreux angles de vision. Mais la charge est définitivement critique, caustique, cinglante, sans compromis.

Mireille Camier a voulu en profiter pour créer une expérience singulière pour le spectateur, en lui permettant de manger un plat asiatique pendant la représentation. «Tout le monde pourra vivre l'expérience de la consommation, de manière très ludique au début, très festive, puis je pense qu'on entrera graduellement dans le drame et dans un rapport autre avec la nourriture.»



# DRAME, HUMOUR ET LUDISME

Sur le point de nous présenter une pièce à caractère asiatique, le Théâtre Prospero prendra, pour l'occasion des airs de restaurant chinois. Les estrades seront rangées et des tables rondes prendront place, où des mets asiatiques seront servis durant le spectacle. *Le Dragon d'Or*, qui nous vient d'Allemagne, a été joué dans plusieurs pays d'Europe, notamment en France et aux États-Unis.

## Louise Bourbonnais Collaboration spéciale

«Il s'agit d'un spectacle très ludique», admet d'emblée la metteuse en scène, Mireille Camier, qui a elle-même choisi cette pièce parmi plusieurs autres. «Si au départ la pièce compte quelques bouffonneries, elle nous mène ensuite vers une tragédie.»

Bien que le spectacle compte cinq acteurs, ce sont 25 personnages que l'on verra déambuler sur scène.

À travers cette pièce, les spectateurs sont conviés à un repas thai-chinois-vietnamien.

«La pièce raconte principalement l'histoire de cinq Asiatiques qui travaillent dans une cuisine. Ce sont des

immigrants sans papiers», précise la metteuse en scène.

Contrairement à la pièce originale où l'action se déroule à Berlin, l'équipe a choisi de camper ce restaurant à Montréal, en faisant référence à des lieux connus des spectateurs.

«À la cuisine, un des cuisiniers, un jeune Chinois, souffre atrocement d'un mal de dents» annonce Mireille Camier. Sans papiers, et surtout sans argent, il devient impossible pour lui de se rendre chez un dentiste. «On décidera de l'opérer à froid», confie-t-elle. «Mais les choses ne tourneront pas comme prévu et la dent une fois arrachée volera en cuisine pour retomber dans la soupe numéro 6.»

En la regardant au premier degré, l'histoire peut paraître farfelue, néanmoins on souhaite davantage dénoncer la situation difficile des immigrants qui sont souvent sous-payés. Ainsi, on met de l'avant le thème du déracinement par le biais de ces cinq cuisiniers asiatiques.

## INTRIGUE MÉTAPHYSIQUE

À un autre niveau, on fera face à une intrigue fantastique et métaphysique.

Parmi les autres personnages, il y aura les locataires des étages au-dessus du restaurant qui fréquentent tous l'endroit. «Chacun vivra un drame», souligne la metteuse en scène. «Certains seront impliqués dans la prostitution, d'autres dans le trafic humain.» Ainsi, les destins de plusieurs personnages s'entremêleront. Mystère et suspense seront de la partie. On promet également que l'empathie sera aussi un sentiment bien présent.

La metteuse en scène se fait rassurante, les repas proviendront d'un restaurant à proximité, ils arriveront chauds et sans mauvaise surprise. «La

formule cabaret permettra aux spectateurs de vivre une belle proximité avec les acteurs, le tout dans une ambiance conviviale», souligne Mireille Camier.

Traduit et joué dans plus de 40 pays, Roland Schimmelpfennig est aujourd'hui considéré comme l'auteur contemporain allemand le plus représenté dans le monde.

## LE DRAGON D'OR

Auteur: Roland Schimmelpfennig

Traduction: Hélène Mauler

et René Zahnd

Mise en scène: Mireille Camier

Distribution: François-Olivier

Aubut, Jean Antoine Charest,

Carmen Ferlan, Amélie Langlais

et Luc Morissette

Du 8 au 26 avril

Au Théâtre Prospero

(Salle principale)

MON (theatre). QC.CA - Le Dragon d'Or

Critique par Pascale St-Onge / avril 2014



Crédit photo : Marc-André Goulet

Roland Schimmelpfennig est certainement l'un des auteurs les plus prolifiques en ce moment en Europe. Son œuvre a un peu de mal à traverser l'océan et parvenir jusqu'à nous, mais de plus en plus de metteurs en scène commencent à s'y intéresser. Son écriture, dont spécifiquement celle de la pièce *Le Dragon d'or*, qui joue présentement au Prospero, rappelle les écritures cinématographiques de films, tels *Babel* ou *Crash*, par ses multiples personnages et récit parallèles qui s'entrecoupent finalement lors d'un même événement, souvent d'abord anodin.

La fable principale tourne autour de ce restaurant asiatique, le Dragon d'Or, où travaillent plusieurs personnes dans une minuscule cuisine. L'un des employés, sans-papiers, souffre d'un horrible mal de dents. À l'étage du restaurant, des logements, où l'histoire des résidents nous est présentée. La réalité de chacun semble suivre un chemin bien à part, mais avec une écriture du maître, tous ont une incidence sur les autres, tel l'impact de l'individualité sur la communauté ; un effet collatéral qu'on aimerait souvent ignorer.

**C'est à la bonne franquette, sans artifice spectaculaire et en toute simplicité que l'équipe du spectacle, dirigée par Mireille Camier, vous convie à une représentation, avec, en prime, un réel repas « thaï-chinois-vietnamien ».** Cinq comédiens pour jouer l'ensemble des personnages, excellents dans l'ensemble, dont cinq Asiatiques aux origines floues. On n'hésite aucunement à jouer sur le genre ou sur l'âge, inversant les stéréotypes et créant une distance entre le comédien et le personnage joué. Par exemple, le comédien François-Olivier Aubut, qui joue la jeune Asiatique qu'on abuse, vient, par son corps de comédien masculin, complètement changer l'image et le message qu'envoie le personnage et sa place dans l'histoire.

**Le texte est une réelle mine d'or pour une équipe, et, dans ce cas-ci, la production semble avoir cherché à utiliser le maximum d'éléments qu'offrait la pièce. Et c'est totalement réussi. Si d'abord tout semble confus et difficile à comprendre, peu à peu, les morceaux du casse-tête prennent leur place et les thèmes surgissent. La relation entre les axes Nord/Sud ou Occident/Orient ; l'abus des immigrants, clandestins ou non ; la représentation que nous avons de l'exotisme et des étrangers et la dure réalité immigrante, notamment face au milieu du travail n'en sont que quelques exemples.**

Dans un monde où les frontières s'ouvrent de plus en plus, mais dans lequel nous avons du mal à bien accueillir l'autre, quel avenir se dessine-t-il ?

*Le Dragon d'or* conclut la saison dans la grande salle du Prospero. La saison 2013-2014 de ce théâtre fut presque sans faute, un équilibre entre des valeurs sûres et des productions créées par de jeunes compagnies. Le théâtre a pris une grande part de risque, mais tout à fait profitable. Des spectacles explorant des écritures contemporaines d'ici et d'ailleurs, des pratiques multidisciplinaires ou des thèmes vacillants entre l'intime et la communauté : le Prospero signe ici sa meilleure saison depuis quelques années, en ayant proposé quelques-uns des très bons moments de théâtre de Montréal, bien que souvent sous-estimés par le public.

# Le Dragon d'or : Sauce aigre-douce

Lucie Renaud / 10 avril 2014 / Revue Jeu

S'inscrivant parfaitement dans la dramaturgie allemande contemporaine, par l'utilisation du théâtre-récit et du performatif, *Le dragon d'or* de Roland Schimmelpfennig se révèle un texte touffu, aussi éclectique que le menu de ce restaurant thaï-chinois-vietnamien – et la brochette de personnages qui le fréquentent.

Avec une grande habileté, Schimmelpfennig joue sur tous les plans, conviant le spectateur dans les interstices du texte, les didascalies énoncées à voix haute faisant partie intégrante du propos. On se croirait par moments à un match d'improvisation de la LNI, les acteurs entrant volontairement dans la peau du personnage auquel on n'aurait jamais songé à les associer, le vétéran Luc Morissette se transformant par exemple un jeune homme de 19 ans ou «rappant» dans un anglais plus qu'approximatif.

Sans broncher, les hommes se changent en femmes, en robe rouge moulante (endossée avec un naturel presque désarmant par Jean-Antoine Charest) ou simples sous-vêtements, les femmes adoptant les comportements les plus grossiers de ces messieurs (la scène de beuverie devient épique d'exagération).

La mise en scène nerveuse de Mireille Camier et **une utilisation intelligente de l'espace (cuisine à l'arrière, restaurant à l'avant, autres lieux sur les côtés, sur la passerelle ou même dans la salle), bien soutenues par les éclairages de Renaud Pettigrew, nous permettent de passer en un clin d'œil d'un plateau à l'autre.**

Le spectateur a d'abord l'impression de n'avoir qu'un rôle de faire-valoir, adoptant une attitude bon enfant, se concentrant sur l'aspect ludique du jeu théâtral, la tragédie qu'aurait dû être l'arrachement de la dent cariée du «petit», immigrant illégal travaillant en cuisine, étant traitée comme une farce.

Rapidement pourtant, le texte de Schimmelpfennig se révèle particulièrement subversif, sa relecture grinçante de *La cigale et la fourmi* de La Fontaine, dans laquelle la cigale (François-Olivier Aubut, d'abord suave de beauté presque arrogante, puis peu à peu déchirant de vulnérabilité) devient d'abord aide-ménagère puis prostituée de la fourmi (Carmen Ferlan, impeccable dans tous les rôles qu'elle joue ici) transformant l'expérience en apparence anodine – festive même –, de la consommation en conte cruel sur l'hyperconsommation.

Ici, les personnages ne dégustent pas seulement l'un des 100 plats au menu (les spectateurs qui le désirent peuvent aussi commander un plat, cuisiné chez Tampopo), ils consomment le corps des autres, que ce soit celui de la jeune prostituée, du «Barbiefucker» ou la dent cariée qui atterrit dans la soupe n° 6 de l'une des deux hôtesse de l'air. Cette dent arrachée se lit alors comme une métaphore du déracinement de ces milliers d'immigrants illégaux (Montréal en compterait 40 000), convaincus de trouver en Occident une vie meilleure.

*Amère America...* Le biscuit de fortune dans lequel on croque à la fin du spectacle, qui contient une maxime percutante de Lao-Tseu, prend alors un tout autre goût.



Photo : Marc-André Goulet  
Le grotesque est parfaitement incarné dans *Le dragon d'or*.

## **Le DEVOIR, 14 avril 2014 | Fabien Deglise | Théâtre**

### *Le Dragon d'or*

Texte : Roland Schimmelpfennig. Mise en scène : Mireille Camier. Avec : François-Olivier Aubut, Jean Antoine Charest, Carmen Ferlan, Amélie Langlais et Luc Morissette. Au théâtre Prospero jusqu'au 26 avril.

Soyons fragmentés, mais essayons de ne pas être décousus puisque c'est un peu ce dont il est question dans *Le dragon d'or*, pièce qui vient de prendre l'affiche au théâtre Prospero à Montréal. C'est un Allemand qui a écrit le texte. Mireille Camier signe la mise en scène de cette traduction française.

En entrant dans la salle, on entre un peu dans le coeur du restaurant chinois, thaï, vietnamien *Le dragon d'or*, où l'action se joue en partie. Le décor est aussi minimaliste que confus. Volontairement. Il permet de se promener dans l'établissement, sa salle, ses cuisines minuscules où un quintette de Chinois trime. Il donne aussi accès, par l'entremise d'une table, d'une lampe sur pied ou d'un éclairage au néon, aux étages supérieurs de l'immeuble où le boui-boui a élu domicile. On y trouve un couple qui se sépare, deux hôtesse de l'air, le propriétaire d'un dépanneur. En gros.

Parfois, ça sonne à la porte, située à l'arrière-scène. De la nourriture chinoise, authentique, est livrée. **L'interruption de service dramaturgique trouve très bien sa place dans une trame narrative qui, dès le départ, cherche à déstabiliser le spectateur en allant le chercher derrière son 4e mur. On a l'impression d'être devant — et dans — un objet scénique organique qui prend forme et vie dans l'instant.**

Retour sur l'auteur : Roland Schimmelpfennig a été journaliste avant de devenir dramaturge. Avec une sensibilité sociale évidente. Son texte explore le thème de l'exploitation de l'autre, particulièrement lorsqu'il est en situation de faiblesse. Le chemin emprunté est un peu surréaliste, avec une histoire de dent creuse et une taxinomie des plats au menu dans le restaurant et qui sert de lien, plus ou moins, entre tous les fragments composant cette pièce. Jeudi soir dans la salle, un jeune spectateur mangeait une poutine pendant le spectacle, comme s'il était dans son salon. Il ne faisait pas partie de la distribution toutefois.

**Le spectateur est promené d'un fragment à un autre avec un naturel déconcertant, mais aussi un jeu mis en relief par les comédiens. Ici, en improvisant un costume d'hôtesse de l'air avec des chapeaux en papier et du ruban adhésif, là en mettant des hommes dans des rôles de femme. Et inversement.**

Le grotesque est parfaitement incarné. Mais au final, son côté divertissant va prendre le dessus, relayant la réflexion de fond sur la quête difficile d'un avenir meilleur, sur l'injustice, sur la solitude, sur l'abus ou le mépris en filigrane de cette production. Une production qui, essayant de faire croire à son public qu'elle se perd, finit par lui transmettre ce sentiment.

## Un Dragon d'Or délicieusement étrange

Pieuvre.ca | Éloïse Choquette | 14 avr 2014



Photo: Marc-André Goulet

Le Prospero ne présente certainement pas des pièces ordinaires – et *Le Dragon d'Or* ne fait pas exception à la règle. À mi-chemin entre conte et théâtre participatif, le spectacle commence avant même que l'audience ait pris place. Les comédiens nous accueillent, comme dans un restaurant. Des tables parsèment l'avant-scène, auxquelles prennent place des spectateurs que les acteurs viendront servir tout au long de la soirée. Le ton est donné: *Le Dragon d'Or*, restaurant thaï-chinois-vietnamien, prend vie.

Si l'intrigue semble de prime abord plutôt éclatée, elle se précise au fil des scènes. Les différentes trames narratives, que l'on pense complètement déconnectées les unes des autres, finissent par s'entremêler pour offrir un dénouement intrigant. En fait, l'élément central de la pièce est véritablement le restaurant asiatique ainsi que l'immeuble dans lequel il se trouve. Peu à peu, on en apprend sur les divers locataires et clients du restaurant, à travers un rythme effréné de courtes scènes. D'ailleurs, je lève mon chapeau aux cinq comédiens qui se partagent l'impressionnante distribution de personnages. Il n'est certainement pas facile de passer d'un personnage à l'autre en quelques secondes, mais ce l'est encore moins d'aller et venir entre quatre personnages très différents en quelques minutes à peine. En ce sens, le jeu et la maîtrise du texte par les acteurs sont remarquables, pour ne pas dire exceptionnels.

L'absence quasi totale de décor à proprement parler ne vient que faciliter les transitions rapides entre les tableaux : en effet, pour qualifier les différents espaces entre lesquels navigue l'histoire, quelques objets sont utilisés, modifiés, remaniés pour leur donner un sens autre. Ainsi, plusieurs items, costumes et éléments de mise en scène sont réutilisés dans différentes scènes, jouant délibérément sur ambiguïté et les conventions qui sont propres à l'univers théâtral.

Tout dans la mise en scène cherche à révéler les artifices et à décortiquer le processus de mise en personnage et d'espace scénique. Les acteurs changent de personnages devant nous, sans chercher à déguiser, à masquer le changement. On est conscients d'être face à des acteurs qui nous racontent différentes histoires, conscients d'être un public, conscients que tout ce qui se passe sur scène est une fiction. Le texte, d'ailleurs, a parfois des relents de Berthold Brecht, en misant sur la distanciation explicite des comédiens de l'action et des personnages qu'ils jouent.

Le spectacle, assez long (1h45), ne s'essouffle pas, mais s'étire parfois en longueur. Le ton très familier de langage utilisé tout au long de la pièce n'est pas déplaisant et s'intègre très bien au contexte: il incite le spectateur à s'identifier aux personnages, à leur universalité, à leurs histoires davantage qu'à leur apparence ou à leur ethnicité. Il serait probablement très intéressant de comparer le texte original avec l'interprétation qui nous est servie ici, entre deux plats de ramen et de soupe thaïe no. 6.

Soulignons d'ailleurs le choix d'interprétation très juste de ne pas limiter les personnages que les comédiens jouent en fonction de leur sexe ou de leur âge : ainsi, les jeunes sont joués par les plus âgés, les hommes jouent des femmes, les femmes des hommes, pour nous rappeler que nos drames quotidiens transcendent nos corps, que nous sommes tous un peu chacun des personnages. Cette dichotomie entre interprétation et réalité nous ouvre les yeux sur l'artifice que sont les apparences. Et en effet, les comédiens ne jouent pas « l'autre »: les hommes ne seront jamais des femmes, les Blancs ne seront pas des Asiatiques. Les acteurs entrent dans la peau de leurs personnages, certes, mais ils ne forcent pas le jeu. Et c'est là que la pièce prend tout son sens: à travers la multitude d'histoires anonymes, à travers les drames des personnages sans nom, on se reconnaît, on se retrouve, on s'aperçoit. Peu importe notre âge, notre sexe, notre apparence, nous sommes tous l'étranger de quelqu'un d'autre, nous sommes tous l'autre et en même temps soi.

*Le Dragon d'Or* n'est pas parfait et ne prétend pas l'être, bien au contraire. **La pièce se démarque par son inventivité, sa justesse et son originalité, très rafraîchissantes et fascinantes à observer.** On en sort repu, la tête et le ventre pleins de questionnements et de délicieux mets asiatiques.

## Article dans MON (theatre).QC.CA - Le Chien, la nuit et le couteau

Critique par David Lefebvre, 19 février 2012

### À couteaux tirés

D'abord il y a la nuit, moite, imposante, omniprésente. Un homme s'y perd, et lui lègue quelques souvenirs à jamais. De son nom, il ne gardera que la lettre M, et de son passé, les moules qu'il a mangées entre amis, en août ; un mois qu'on ne cessera de lui rappeler. Tout près d'un réverbère, cherchant son chemin, il se fait accoster par un autre homme à la recherche de son chien, parti possiblement avec les loups dans la steppe. Apparaît un long couteau, acéré ; l'inconnu a faim. En légitime défense, M le tue, la lame s'enfonçant droit dans l'abdomen. C'est le début d'une nuit insolite, incompréhensible, où M rencontrera plusieurs personnages affamés, au cœur des rues de cette onirique ville ensablée.

*Le chien, la nuit et le couteau*, de l'auteur allemand Marius von Mayenburg et deuxième volet d'un dyptique incluant *Le Moche*, est un thriller apocalyptique, un cauchemar symbolique, pré-Blade Runner ou Soylent Green ; un conte ancestral et futuriste à la fois, s'abreuvant dans les terreurs et les pulsions de l'humain. Est-ce que le protagoniste rêve? Certains indices le laissent croire ; comme ce sable, qui pourrait signifier l'intemporalité, l'inexistence de l'individu dans le songe, ou alors la métamorphose de l'âme. Sinon, est-ce que la réalité s'est réellement renversée, le jour laissant place à la nuit, poussant l'homme dans ses plus viles tranchées, vers des élans sexuels voraces, de cannibalisme, de destruction sans condition? Et au final, qui (ou comment) consommera la chair de qui? C'est une fuite qui n'a aucun sens, purement instinctive. Pourtant, M l'accepte, sans se questionner davantage. Et ces visages qui se ressemblent tous, et ce couteau qui ne fait que réapparaître dans chaque main pour s'en servir, encore et encore.

« L'Homme est un loup pour l'homme », écrivaient Plaute et Montaigne ; il se chasse, se dévore, s'entretue. Mais Sénèque a aussi écrit « l'Homme est une chose sacrée pour l'Homme ». Éclot dans cette nuit la possibilité d'une rencontre, d'une histoire d'amour entre M et une femme, née de ce besoin de l'autre, presque vampirique, et d'attachement, d'être moins seul dans cette obscurité où les loups et les chiens perdus, sans maître, marchent debout.

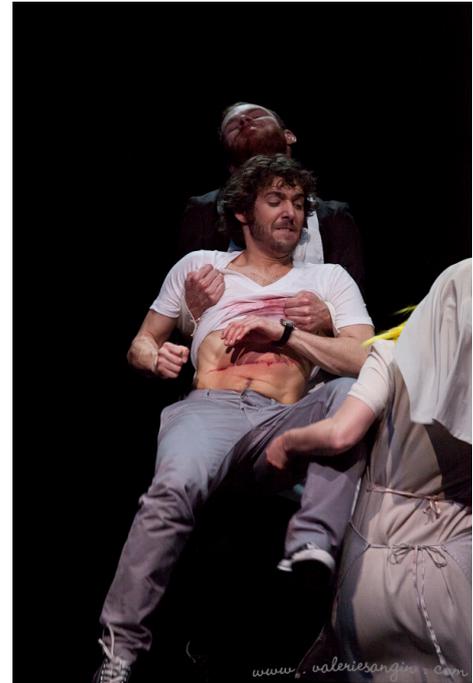
**Le thriller est un style très difficile à reproduire au théâtre. La metteuse en scène Mireille Camier y arrive brillamment en plaçant dès le début les spectateurs au cœur de la première scène.** Le public, au moment de faire son entrée dans la salle, est laissé à lui-même, seul, au centre d'un espace vide. Un lampadaire de type victorien est amené, un cercle à la craie est tracé et les comédiens surgissent. Rappelant d'abord le théâtre de rue par sa promiscuité, la scène surprend, mais l'effet est réussi. Nous nous faisons témoins (voyeurs?) directs du meurtre originel. Gabriel Coutu, qui interprète M, se fait tout autant le parfait protagoniste dérouteré que le narrateur à la poésie noire, tandis qu'Antoine Beauvain Gentes et Amélie Langlais performant bien dans la peau de multiples personnages : policier, docteur, infirmière, avocat, criminel, jumelles, chien...

Le choix de n'utiliser aucun décor écarte toute possibilité de moments absurdes qui aurait pu transpirer des scènes, pour faire place à l'étrange intangibilité de cette nuit d'horreur. Sylvianne Binette et Catherine Bernier Beaupré, à la scénographie, utilisent simplement de très longs bancs, comme des poutres, pour asseoir le public lors de la deuxième scène, qu'elles surélèvent en angle, lorsqu'enfin les spectateurs prennent place dans les estrades, pour produire d'autres climats, ou d'autres endroits de la ville.

Les différentes scènes sont souvent baignées d'une lumière diffuse, voire déficiente : ici par des lampes suspendues, là par des néons, ou encore là par de simples ampoules incandescentes. Les éclairages de Mélissa Perron contribuent à l'ambiance lugubre, vide et immatérielle de cet univers où rôde la mort.

Les musiciens Mykalle Bielinski et Simon Déry proposent une trame sonore en direct d'une grande force : piano, violoncelle et instrument de percussion évoqueront avec justesse et frissons toute la tension et l'intensité qui se dégagent de cette histoire.

Malgré quelques longueurs, imputables surtout aux transitions techniques, *Le chien, la nuit et le couteau* plait, et ce, beaucoup, grâce à une écriture solide, une mise en scène immersive, inquiétante, une ambiance onirique, une trame sonore oppressante et une touchante finale.



19-02-2012

Le Quatrième, dimanche 19 février 2012

Le Chien, la nuit et le couteau, de Marius von Mayenburg -

Par Yves Rousseau

**Avec « Le Chien, la nuit et le couteau », l'auteur Marius von Mayenburg propose une véritable descente aux enfers : c'est un limnique univers cannibale qui constitue une métaphore à peine voilée de notre magnifique époque.**

Capitalisme sauvage, néo-libéralisme, individualisme et paranoïa survivaliste : voilà les sociétales constantes du post-moderne monde dans lequel nous vivons. C'est un univers de compétition sauvage où les êtres virtuellement s'entredévorent, et les motifs de ces comportements prédateurs sont souvent aussi absurdes que les règles de fonctionnement du système qui suscitent ces passages à l'acte sublimés. Mayenburg s'est inspiré de cet état de fait pour imaginer un monde dantesque où l'implacable compétition capitaliste opposant les êtres se transforme en véritable cannibale lutte de survie dans laquelle l'acte de dévorer son prochain n'est plus envisagé au sens figuré. Comme Houellebecq l'avait imaginé dans son roman « La Possibilité d'une île », Mayenburg ne pressent pas la fin prochaine de l'être humain en tant qu'espèce animale, mais il entrevoit plutôt la disparition imminente de son humanité.

Cette cauchemardesque métaphore prend la forme d'un sombre univers méphistophélique où s'entredéchirent des êtres perdus et affamés. C'est un absurde territoire beckettien où erre un homme damné, dans l'éternel enfer du recommencement : le cycle de répétition est toujours le même, on tente de le tuer afin de se nourrir, il se défend, poignarde son adversaire toujours avec le même couteau, ce dernier meurt, puis finit toujours par réapparaître sous une identité différente, et ça recommence, encore, et encore, pour toujours...

Afin de matérialiser ce monde à glacer le sang, les concepteurs de la pièce ont tablé sur une scénographie ouverte, où le spectateur se trouve littéralement cerné par les éléments. C'est un univers ténébriste, où les êtres furtifs et évanescents apparaissent morbidement dans les glauques halos des clairs obscurs interlopes. Un système de treuils et de poutres permet une perpétuelle reconfiguration d'un plateau, ainsi continuellement traversé par les divers paysages d'un apocalyptique monde postindustriel. Un duo de musiciens produit un contrapuntique (superbe) dialogue sonore avec le jeu, avec de bruitique intervention de musique contemporaine vaporeuse, diabolique et infernale.

**Le travail de mise en scène de la toute jeune Mireille Camier impressionne. Le sordide chevauchement de séquences est parfaitement enchaîné, et ce à partir d'une totale exploitation de l'espace défiant les règles habituelles du spectacle théâtral. Les éléments d'un monde en perpétuelle redéfinition s'articulent avec cohérence, tout défile avec surréalisme, comme dans un de ces épouvantables cauchemars de fuite sans fin, totalement absurdes et remplis de symbolisme. C'est très bien porté par un trio de jeunes comédiens tout juste diplômé de l'École Supérieure de Théâtre.**

Le courant passe, la magie opère. D'abord c'est totalement envoûtant et troublant, puis après coup ça fait réfléchir. L'imagerie employée par Mayenburg est peut-être cynique et paroxystique, mais elle n'en demeure pas moins éminemment contemporaine (le texte a été publié en 2008) et hautement représentative du monde dans lequel nous vivons. Puis en extrapolant un peu, ça peut ressembler à un futur monde hyper pollué et tarit qui, dans une nouvelle barbarie, pourrait être celui de l'aftermath du consumérisme.

C'est une belle réussite pour cette jeune compagnie, et c'est à voir.

---